

Une langue universelle de Matthew Rankin

## La maison cinéma est le monde

par Olivia Cooper-Hadjian

Des caractères perso-arabes évoquant un «Institut winnipégois pour le développement intellectuel des enfants et des jeunes adultes», un logo aux airs de volatile posé sur un livre : certains cinéphiles reconnaîtront la référence au studio iranien Kanoun, où débuta notamment Abbas Kiarostami. Suit une mention : «Au nom de l'amitié». Deux exergues en forme d'indices pour aborder l'univers hybride du deuxième long métrage de Matthew Rankin. Sa façon d'inventer un monde contre lequel bute la rationalité, couplée à un esprit d'autodérision, le rattache à la tradition du cinéma de Winnipeg, dont il est originaire, comme le fantasme Guy Maddin. Ainsi de cette visite guidée de la ville, prenant pour points culminants un parking et la fontaine tarie d'un centre commercial. Alors que le premier long métrage de Rankin, *Le Vingtième Siècle*, parodiait l'histoire du Canada dans un décor de studio stylisé, *Une langue universelle* étonne d'autant plus qu'il puise dans la matérialité du réel pour mieux le réinventer, exagérant la fadeur de la ville en n'en conservant que le plus gris et le plus beige. Car si le personnage du guide est inspiré du père de Rankin, et la découverte d'un billet pris dans la glace, d'une anecdote de sa grand-mère, dans cette version de Winnipeg, le

persan est la langue majoritaire, le français la seconde, tandis que l'anglais est obli-téré. Le personnage prénommé comme le cinéaste et interprété par lui vaut moins comme gage d'authenticité autobiographique qu'il ne renvoie à l'imposteur de *Close-up*, c'est-à-dire au cinéma comme artifice et utopie, terre où tout est possible, qui rassemble des individus de tous horizons. Les affinités du cinéaste avec l'Iran déteignent sur une ville entière, qui se retrouve peuplée d'habitants persans y apportant leur culture et leur histoire. Ce métissage reflète par ailleurs un processus de création collectif : *Une langue universelle* a été écrit avec Pirouz Nemati et Ila Firouzabadi, également producteurs et acteurs, nés en Iran. Plutôt qu'*ego trip*, le film se fait lac mêlant les eaux de différentes rivières, pour reprendre la métaphore du personnage de Massoud (Pirouz Nemati). Cet alliage ne va pas sans un regret mélancolique qui sourd tout au long du film et perce dans sa conclusion : celui de ne pouvoir être à la fois la personne que l'on est et celle que l'on était jadis. Parallèlement au retour de Matthew à Winnipeg et à son trajet vers sa mère, qui prend Massoud pour son fils, son récit polyphonique raconte la tentative de deux jeunes sœurs d'extraire le billet de la glace pour aider un camarade de

classe – souvenir de la douloureuse quête de l'enfant d'*Où est la maison de mon ami ?*

Du cinéma iranien, Rankin retient la dimension la plus conceptuelle sans chercher à nous happer dans un drame factice. Mais cette austérité est contrebalancée par une jubilation formelle et comique. Le cinéaste traite les décors réels comme des aplats, tirant des bâtiments neutres des agencements géométriques et des connotations nouvelles – si l'esprit de Guy Maddin hante le film, il se manifeste à travers l'œil de Wes Anderson. De l'Iran des années 1970 et 80, il conserve les marqueurs temporels, tubes cathodiques et vêtements hors d'âge, et y injecte le kitsch du capitalisme à l'occidentale (sublimes clips publicitaires pour des vendeurs de meubles ou de dindons). Il n'est pas nécessaire d'être familier des univers cinématographiques convoqués par le film pour y être accueilli par son humour absurde, dont les costumes colorés, perruques et même un homme-sapin, qui détonnent sur les vues bouchées par la brique ou la neige, constituent les manifestations les plus évidentes. Les propos orduriers d'un enseignant envers ses élèves, les obsèques d'un chat au bord d'une autoroute ou un écriteau demandant de ne pas crier devant les fleurs achèvent de ramener chacun de nous à sa part d'enfance, voie possible de l'universel. ■



### UNE LANGUE UNIVERSELLE (A UNIVERSAL LANGUAGE)

Canada, 2024

Réalisation Matthew Rankin

Scénario Matthew Rankin, Pirouz Nemati, Ila Firouzabadi

Image Isabelle Stachtchenko

Montage Xi Feng

Son Pablo Villegas, Armin Firouzabadi, Sacha Ratcliffe

Décors Louisa Schabas

Costumes Negar Nemati

Musique Amir Amiri, Christophe Lamarche-Ledoux

Interprétation Rojina Esmaeili, Saba Vahedyousefi, Pirouz

Nemati, Mani Soleymanlou, Matthew Rankin, Ila Firouzabadi

Production Metafilms

Distribution Météore Films

Durée 1h29

Sortie 18 décembre